

Cybersexualité et harcèlement : le rôle du « female gaze » et de l’humour dans les processus de désacralisation des *dick pics*

Étienne Bergeron¹

En ouvrant Grindr, une centaine de photos d’hommes s’affichent. « To load more guys upgrade to Grindr Xtra ». Je me contente de ce qui m’est offert gratuitement. J’ouvre quelques profils, entame des conversations. Les échanges sont brefs, les objectifs sont vite affichés ; pour la plupart, il ne s’agit pas vraiment de discuter. Si ce n’est déjà fait, vient ensuite le moment de l’échange des photos. D’abord du visage s’il n’apparaît pas sur la photo de profil, puis des fesses, du pénis, etc. – on veut savoir à quel genre de physique on a affaire. Après tout, comme l’affirme le sociologue Laurent Chambon, « [o]n est des garçons, merde, on veut comparer nos quéquettes. “I would love to see your private pictures” [fonctionnalité offerte sur l’application Scruff], “T’as d’autres photos ?”, “Got pix ?” » (Patinier, 2013, p. 48) ; des phrases tant de fois répétées, comme un leitmotiv à nos interactions virtuelles.

Cette expérience personnelle – somme toute anecdotique – est à la base des réflexions que porte ce texte. Elle m’a permis de constater, comme le font avec rigueur Waling et Pym dans leur article « “C’mon, No One Wants a Dick Pic” : exploring the cultural framings of the “Dick Pic” in contemporary online publics » (2017), que si le phénomène des applications de rencontres et de la « cybersexualité » (Le Breton, 2006) est de plus en plus étudié, la place qu’occupent les *dick pics*¹ au sein de celui-ci a pourtant été assez peu abordée, et ce, tout particulièrement dans leur relation avec les hommes issus de la diversité sexuelle – ce qui m’est apparu d’autant plus étonnant. Les rares occurrences où il est fait mention de *dick pics* dans le milieu académique, ce n’est qu’au travers de discussions plus larges (habituellement initiées par des femmes) à propos de la distribution de *nude selfies* chez les garçons, de harcèlement virtuel ou de « *sexting* »², mais toujours dans un contexte hétérosexuel (Albury, 2015 ; Vitis et Gilmour, 2016 ; Dobson, 2015). Pourtant, dans la littérature dite « homosexuelle », le phénomène des

¹ Étienne Bergeron est originaire de Nicolet, au Québec. Après avoir complété une maîtrise en création littéraire à l’Université de Sherbrooke en 2015, sous la direction de Sarah Rocheville, il a débuté un doctorat en études littéraires à l’Université du Québec à Montréal (UQAM). Il travaille actuellement à la rédaction d’une thèse intitulée *L’objet désir d’être aimé des garçons altérés. Blancheur, autodestructions ascétiques et communauté queer*, sous la direction de Martine Delvaux. Il est l’auteur d’une série de communications et d’articles à propos de l’identité gaie, de la sexualité queer, de la pornographie, de l’abjection, de la consommation de drogues et de la prise de risques. Il a d’ailleurs contribué au collectif *QuébecQueer*, paru dernièrement aux Presses de l’Université de Montréal, en proposant un texte qui aborde ces thématiques. En plus de prendre part à la vie théâtrale de Trois-Rivières et de Sherbrooke comme comédien et metteur en scène, il est aussi chargé de cours à l’UQAM, collaborateur pour la revue *Spirale* et directeur de la revue *Postures*.

dick pics est de plus en plus représenté ; si je ne me limite qu'à la littérature québécoise, je pense notamment à *Morgues* (2014) d'Éric-Guy Paquin, *Satyriasis (mes années romantiques)* (2015) de Guillaume Lambert et *Géolocaliser l'amour* (2016) de Simon Boulerice, où il s'agit d'un enjeu central. Comment expliquer le silence honteux – voire le tabou – qui entoure les *selfies* de pénis ? Sont-elles traitées de la même façon si elles sont échangées (consensuellement ou non) entre deux hommes homosexuels ou transmises par un homme hétérosexuel à une femme ? Que dit-on – et que fait-on – de ces photos, selon le cas, une fois qu'on les a reçues ? Telles sont les questions qui traversent ce texte.

Mise en ligne du corps et virtualisation de la sexualité

À l'ère du « tout-écran » (Lipovetsky et Serroy, 2008) qui est la nôtre, l'image écranique est devenue le médium principal de notre rapport au monde, voire le *producteur* de notre vision du monde. Dans cette culture Internet du « tout-voir-tout-montrer » (Wajcman, 2010) où nous jouons tous conjointement les rôles de voyeur et d'exhibitionniste, de transmetteur et de récepteur, nous sommes constamment amenés à nous exposer et à communiquer, à nous comparer et à nous valoriser, voire à « vivre » en relation avec un flux incessant d'images (via Facebook, Instagram, Snapchat, etc.), une hypervisibilité numérique qui n'a cessé de s'intensifier depuis l'avènement d'Internet au début des années 90.

Ce nouveau rapport à soi et à autrui, conditionné par le règne des apparences, a influencé de nombreux domaines, à commencer par celui de la sexualité. Nous pensons d'abord bien sûr à la pornographie contemporaine, dont la diffusion numérique a explosé grâce à Internet, ce qui en a du coup modifié les paramètres et favorisé l'accès, jusqu'à devenir la norme en matière de pratiques sexuelles. À cela s'est ajoutée, depuis quelques années, la prolifération des applications de rencontres (Tinder, Grindr, OkCupid, Scruff, Hornet, etc.), qui ont aussi contribué à virtualiser notre rapport à l'amour et à la sexualité. En effet, l'image écranique et la géolocalisation ont redéfini notre conception du temps, de l'espace et des frontières entre privé/public. Comme l'observe Stéphane Vial, aujourd'hui, « autrui est potentiellement toujours là dans [notre] poche, à portée de main » (2013, p. 221), ce qui ne modifierait pas tant la *nature* de nos interactions – contrairement à ce que les détracteurs de l'individualisme moderne ont souvent tenté de nous faire croire –, mais plutôt la *façon* dont nous entrons en contact avec autrui ; autrement dit, le *comment* plutôt que le *pourquoi* de nos échanges intersubjectifs. L'univers virtuel élargit ainsi notre espace des possibles : il nous offre une plus grande liberté d'action en favorisant les « connexions sans crainte des déceptions ou des incivilités du quotidien » (Le Breton, 2006, p. 23) – ce qui, en contrepartie, nous expose aussi à de tout nouveaux risques (fausses identités [*catfishing*], vols d'identité, fuites

d'informations [*big data leaks*], etc.) qui peuvent nous inciter à une autosurveillance paranoïaque.

En fait, dans ce contexte virtuel, « le corps devient une donnée facultative » (p. 22), ce qui génère un foisonnement d'interactions qui n'engagent que la surface de soi et favorisent les identités fragmentées ou multiples. Nous ne sommes plus que « des écrans mutuels, des tests projectifs permettant de noyer la solitude et l'ennui » (p. 26), de passer le temps au travers de communications sans engagement – et donc sans conséquence. Comme le formule Le Breton, « la tentation de l'Internet est de repousser la turbulence infinie du monde par un fantasme de toute puissance sur un univers limité mais techniquement maîtrisable » (p. 23). Dans cet espace virtuel où la morale est souvent absente, il devient plus tentant de dévoiler son intimité ou ses désirs secrets, voire de jouer le jeu de la mythomanie :

L'absence physique de l'autre autorise parfois le partage des confidences, une rare intimité dans la méconnaissance de ce qu'il est et son idéalisation. La certitude que les propos n'engagent pas l'avenir, qu'ils nourrissent une relation forte mais provisoire, libère des tensions inhérentes au face à face. [...] La sexualité digitale est une manière d'« essayer » des personnages, des fantasmes pour voir où ils mènent sans craindre les conséquences d'un choc en retour du réel. Le sexe digital est un immense espace transitionnel pour accéder à soi, ou demeurer dans l'ombre tout en vivant les fantasmes (p. 28-29).

En effet, dissimulés derrière ces écrans qui nous anonymisent et nous protègent, il est plus tentant de prendre des libertés d'action ou de parole, puisque nous n'en considérons plus les impacts :

Dissimulé sous une identité provisoire et réversible, l'internaute n'a plus à craindre de ne plus oser se regarder en face après une action quelconque. La disparition du visage et du corps suspend toute responsabilité en liquidant toutes les contraintes d'identité, et toute possibilité d'être assigné à soi (p. 22).

La honte n'a alors plus de prise – ou presque – sur l'individu tout-puissant ; le monde virtuel lui apparaît comme un terrain de jeu sans conséquence.

C'est dans ce contexte que le phénomène des *dick pics* s'insère. Cette nouvelle forme de sexualité, *a priori* « sans corps » et centrée sur l'image, hypertrophie le regard et réduit le monde à un ensemble de signes contrôlables tout en évitant le terrain miné que peut représenter le réel. Ces *selfies* de pénis fragmentent le corps et le réduisent à l'une de ses parties symboliques : le phallus. En effet, il faut préciser que les images virtuelles ont toujours à voir avec une mise en scène, et qu'elles traduisent en ce sens toujours des visées idéologiques et/ou esthétiques. C'est pourquoi on peut dire avec Bruno Passim Abouddrar (qui parle plus largement des représentations cyniques et

désenchantées du pénis dans l'art contemporain) que les *dick pics* « relèvent du phallus plutôt que de la verge, d'un sexe emblématique plutôt que d'un sexe charnel : moins un symbole, pourtant, qu'un fétiche » (2011, p. 424), comme c'était aussi le cas des photographies de Robert Mapplethorpe (*The Man with a Polyester Suit* (1980), *Cock and Gun* (1982), etc.) ou d'Andres Serrano (*A History of Sex*, 1996) à la fin du XX^e siècle, par exemple. Dans ces œuvres, l'anodine verge est sublimée, « détach[ée] de la sexualité pour l'élever à l'universalité du symbole » (p. 423) ; les érections n'y précèdent pas la jouissance et les pénis flasques ne semblent pas devoir désirer.

Ceci dit, on ne peut complètement ignorer le *potentiel* séducteur de ce type de photographies ; plusieurs artistes que j'aborderai plus loin, femmes comme hommes, l'admettent : elles et ils aiment recevoir de *belles* photos de pénis consenties (Holden, 2014 ; Stevenson, 2016 ; Doolbaz, 2018). Comme l'explique le psychanalyste Vincent Bourseul, le recours à ce type d'images est aujourd'hui un lieu commun de nos méthodes de séduction :

L'image virtuelle [...] est offerte à qui veut bien la voir et, en général, à qui montre lui aussi son image, parfois une image où il n'est pas. [...] Mais le petit rien suffit à faire la différence en matière de séduction, comme le reflet sur le nez du *Discours amoureux* [de Roland Barthes]. Un rien, aussi discret soit-il, sait [...] se montrer capable d'activer le désir. [...] On ne tombe pas amoureux et on ne désire pas ce qui se voit ou ce qui est, mais ce qui ne se voit pas, même si cette idée est difficile à admettre. C'est donc l'image qui séduit, ou pas, celui qui la voit, et non pas celui qui l'a choisie pour illustrer son profil (Patinier, 2013, p. 28).

Ce qui participe à en évacuer le désir, par contre, c'est leur caractère intrusif et leur manque d'esthétisme ; pas leur *nature* même. Les discours féministes ont tenté de faire comprendre, ces dernières années, les impacts négatifs dus à l'absence de consentement et au harcèlement qui accompagnent le partage de ces photos, une violence qui a certainement été facilitée par les nouvelles technologies – qui oserait aujourd'hui faire développer ses photos de pénis à la pharmacie pour pouvoir ensuite les envoyer à des inconnues ? Ce type d'agression, trop souvent banalisé parce que notre culture phallocratique enseigne aux hommes qu'il est acceptable d'agir ainsi³, est ce que les artistes que je présenterai plus loin tentent chacune de dénoncer et/ou de transformer.

Exposer sa masculinité pour exister

Comme l'expliquent Waling et Pym (2017, p. 4-6), nombreuses sont les études qui ont tenté de savoir pourquoi les hommes hétérosexuels envoient des *dick pics*, mais bien peu l'ont fait en incluant ces mêmes hommes dans la discussion. Le plus souvent, on explique leurs comportements en les psychologisant et en ressassant tout un tas de clichés. On dira

par exemple que ces hommes agissent ainsi parce qu'ils ont une mauvaise conception des femmes et de leurs désirs, leur geste traduisant en ce sens de l'inexpérience et de la naïveté. On suppose aussi que les hommes seraient plus sensibles aux stimuli visuels que les femmes (ce que suggérerait leur plus grande consommation de pornographie, notamment), et qu'ils envieraient donc ce type de photos pour séduire – mais aussi comme une projection de leur propre désir de recevoir ce type d'images sexuelles de la part d'inconnues. Cette dernière hypothèse est aussi avancée par les psychologues et sociologues qui ont pris part à la discussion, ce à quoi ils ajoutent deux dernières motivations : l'attrait pour le « sentiment de choc », l'attention négative que cet exhibitionnisme leur procure, puis le souhait d'affirmer leur autorité phallique par la monstration de leur membre viril. En effet, comme l'énonce Jackson Katz, « sex is a vehicle for men towards self-esteem » (Nolot, 2017). Ce que la culture leur enseigne, c'est qu'être un homme signifie être dans une position de pouvoir, être en *contrôle* de soi-même et de l'espace qui les entoure. En imposant ainsi leur pénis à la vue des femmes (ou même à la vue de tous, service qu'offrent des plateformes virtuelles comme *Mensize.com*, *Guyswithiphones.com*, ou une majorité de blogues *Tumblr*), ils prennent le contrôle de la représentation, dominant l'échange et réaffirment le pouvoir et la fierté liés à leur masculinité virile. Partant de cette idée, on peut par contre se demander : trouve-t-on les mêmes motivations chez les hommes qui sont homosexuels ?

À première vue, il semble que oui, bien qu'elles répondent à des besoins différents. D'emblée, on constate que l'échange s'y effectue sur un mode plus égalitaire, fondé sur la comparaison plutôt que l'imposition. Il y a aussi généralement une plus grande acceptation de ce phénomène dû, peut-être, au fait que la culture gay s'est d'abord constituée à partir des représentations offertes par l'univers pornographique (Leraton, 2002). Pour la plupart des jeunes qui vivent la découverte de leur homosexualité dans le secret et la honte, la pornographie et l'activité masturbatoire deviennent les ressorts principaux pour voir et vivre leur sexualité, à défaut de pouvoir l'assumer dans le réel. En conséquence, la plupart des gays en viendraient à penser leur sexualité en fonction des représentations que leur offre la pornographie, développant du coup une dépendance et une attente envers ce type d'imagerie. C'est pourquoi, peut-être, l'échange de *dick pics* y est communément accepté, jusqu'à en devenir un « script » (Gagnon, 2008) obligatoire, une banalité, comme en témoigne le narrateur de *Satyriasis* :

Et lorsque, après maintes tergiversations virtuelles, après avoir tourné autour du pot, je reçois enfin la photo de la queue de l'amant potentiel, après lui avoir envoyé la mienne, bien dure, bien membrée, heureuse, je me dis qu'il faudra, tôt ou tard, que je la suce, la queue de cet autre. [...] Je devrai maintenant la rencontrer, la queue de la photo, puisque j'ai demandé à la voir : c'était le *deal*, et je ne veux pas décevoir (Lambert, 2015, p. 60-61).

Dans une optique de séduction comme celle-ci, on peut envisager « l'ensemble des dispositifs de rencontres [...] [comme] des promesses de corps » (Patinier, 2013, p. 11), c'est-à-dire « un buffet étourdissant où l'offre précède la demande » (Boulerice, 2016, p. 9). En effet, comme le souligne Vincent Bourseul, les utilisateurs d'applications de rencontres doivent formuler des demandes en forme d'offres, puisqu'on leur impose de s'exhiber avant même qu'ils aient pu énoncer la moindre demande personnelle :

Pics, mensurations et émoticons pour parure, des corps s'engagent, s'offrent et se dérobent dans cette ronde de la coquetterie d'aujourd'hui. Si accessibles et si difficilement saisissables, par dizaine et par centaine tous s'appâtent et se dessapent. Offrir tout ou presque sans jamais rien promettre. Se refuser et augmenter le désir d'autant. Alimenter et laisser périr. Dire plus vrai que vrai et tout renier sans se dédire. Tourner le dos sans un regard, appelé par une affaire de la plus haute importance. Telle est l'expérience renouvelée de la séduction et du désir à laquelle Grindr offre un accès efficace et hypnotique (Patinier, 2013, p. 23-24).

Sur ces plateformes, il faut d'abord s'exhiber pour obtenir une reconnaissance et « apparaître » phénoménologiquement, pour « exister » dans le virtuel et contrer l'« épidémie de solitude » (Hobbes, 2017) dont souffrirait aujourd'hui la plupart des gays, un scénario que confirme Éric-Guy Paquin dans son recueil : « défilent à l'écran des torsos sans visage/des sexes sans saveur/des amants sans âge/dépouilles étalées sans trop de complexes » (2014, p. 34) ; « quadrillés de photos à scruter/corps morcelés auscultés démembrés/pour la cause » (p. 35) ; « défilé de poulets sans tête/plans savamment cadrés/[...]/on dévoile ce qu'on peut/sous d'étranges noms de guerre » (p. 36) ; « interjections hyperboles onomatopées/affluent à la vitesse de la chair/quand je déverrouille mes photos cachées » (p. 51) ; « mon sexe devenu bien public » (p. 41) ; « objet de convoitise/[...]/ma parole désormais secondaire/dans toutes les langues » (p. 40) ; « cinquante abonnés à l'heure visitent mon profil/ma boîte de messages toujours engorgée/mon action en hausse/j'existe » (p. 39).

Cette recherche de validation nous amène à la seconde motivation derrière cet échange, c'est-à-dire celle de la domination. Car s'il n'est pas question à proprement parler d'une opposition entre homme et femme, ici, il y a bien une sorte de compétition à savoir lequel des deux est le plus masculin – ou le moins efféminé. En effet, le souhait implicite derrière cette exposition est bien d'être celui qui aura le membre le plus gros (en le photographiant à côté d'une bouteille qui l'atteste, par exemple), le plus viril ; bref, le plus désirable. Au-delà de la séduction, il y aurait donc aussi une volonté narcissique d'afficher sa supériorité virile au sein d'une culture qui la valorise sans cesse⁴, d'être le mâle dominant de l'échange ; ce qui fait dire à Arnaud Alessandrin que, bien que le virtuel permette aujourd'hui « des échanges nouveaux » chez les gays, cela se fait « sans pour autant laisser [r] de côté les hiérarchisations et les discriminations » (Patinier, 2013, p. 11).

Ce but secret est aussi confirmé dans les cas où le sujet conserve les *dick pics* qu'il reçoit, comme des trophées attestant de sa valeur sexuelle et de sa masculinité :

Un jour, pour faire le décompte, j'ai commencé cette collection de photos numériques de sexes masculins : les photos des sexes érigés que j'ai réussi à obtenir en échange d'une première conversation virtuelle et salace. J'ai ajouté les photos des visages de ces amants, mes amants, dans un dossier caché, quelque part dans mon portable. Aucun nom, aucune nomenclature, que des visages et des queues, sans lien entre eux. [...] Ils sont un peu moins d'une centaine, maintenant [...] (Lambert, 2015, p. 39).

L'accumulation des photos témoigne de cette recherche de virilité, alors que leurs « archives » personnelles prennent la forme d'un « historique de [leur] vie charnelle » (Boulerice, 2016, p. 120), la preuve de leur qualité virile, ce qui est appuyé dans la citation suivante, où le protagoniste de Guillaume Lambert souhaite même exposer les *dick pics* de ses amants dans un musée, lieu de consécration par excellence : « Un jour, je les exposerai toutes dans un musée d'art contemporain, et je poserai devant elles » (2015, p. 61). Ce fantasme d'exposition publique qui élève la *dick pic* au rang d'objet d'art, loin d'être anodin, servira de point de départ pour la suite de ma réflexion.

Harcèlement et dénonciations publiques

Dans *Histoire de la virilité*, Abouddrar montre comment « la dérision du phallus devient, dans les années 1970, une figure obligée de l'art féministe », alors que « les artistes femmes [Louise Bourgeois, Lynda Benglis, Orlan, Marina Abramović, etc.] semblent partagées entre vindicte et commisération à l'endroit du phallus pénis » (2011, p. 425-426). Dans la même lignée, d'autres artistes féministes se sont plus récemment attaquées au phénomène des *dick pics* afin de dénoncer la violence et le désir de contrôle qui en motivent le partage (Ralph, 2013 ; Stevenson, 2016). Dans ces cas-là, par contre, il ne s'agit pas de créer un nouvel objet d'art, mais plutôt d'utiliser des photos préexistantes et de les exposer dans un lieu public pour les vulnérabiliser, en retirer tout pouvoir et, ultimement, en modifier le sens.

Le premier cas à l'étude est une initiative du collectif *Future Femme*. Le projet de ces quatre femmes est né d'une conversation où l'une d'elles leur a partagé son trouble d'avoir reçu une *dick pic* non sollicitée de la part d'un homme qu'elle avait fréquenté quelques années plus tôt. Cette confession leur a permis de constater que ce geste n'était pas isolé, et qu'elles en avaient toutes déjà été la cible. Elles ont alors souhaité trouver un moyen de dénoncer ces agressions, lesquelles apparaissaient plus répandues qu'elles ne l'auraient cru d'emblée. Le temps d'un été, elles ont donc collectionné les *dick pics* reçues sur leur compte OkCupid ; l'une d'elles s'est même créé un faux compte sur Grindr, où elle a récolté environ 150 *dick pics*. En 2013, ce sont finalement 300 photos

qu'elles ont exposées, sans le consentement de leur propriétaire anonyme, au Morgan Avenue Underground, une petite galerie d'art de Brooklyn. À l'entrée de l'exposition intitulée *Show Me More: A Collection of DickPics*, les spectateurs pouvaient lire sur un carton explicatif : « None of these men expected to be the subject of female aggression » (Ralph, 2013), confirmant leur intention de renverser l'humiliation qu'elles avaient éprouvée à la réception de ces photos. En effet, comme l'explique l'une des artistes en entrevue, le pouvoir que les nouvelles technologies procurent à ces hommes n'est pas sans conséquence : « If a man was ever caught doing this, he'd be publicly shamed and stoned » (Ralph, 2013).

Une fois à l'intérieur, entre chaque *dick pic* méticuleusement disposée sur les murs de la salle, on avait installé des cartons où étaient inscrites des répliques virulentes que des hommes leur avaient adressées en entendant parler de leur projet. On pouvait par exemple y lire : « Go choke on a bag of dicks » ; « You deserve to be raped, tortured and killed. Killing you would be doing the world a favour » (Ralph, 2013), ce qui appuie sans équivoque l'agressivité et la vulnérabilité de ces hommes exposés au grand jour, de même que la pertinence du projet. En dévoilant en public ces photos de pénis sans le consentement de leur propriétaire, le but (légalement risqué) était de renverser les rapports de pouvoir en redonnant le contrôle aux femmes, mais aussi d'exposer le malaise de ces hommes, qui se trouvaient malgré eux soudainement dans la position de soumission qu'ils se plaisent normalement à faire subir aux femmes. Il y a en effet un inconfort à montrer publiquement le pénis dans notre culture, ce qui n'est pourtant pas le cas du corps féminin, et ce, justement parce que c'est le *male gaze* qui gouverne habituellement les représentations. Les hommes, s'ils sont enclins à montrer leur pénis sous le couvert de l'anonymat pour satisfaire leur fantasme de contrôle et de domination, éprouvent un réel malaise à le montrer en public : cela les rendrait vulnérables, comme s'ils étaient confrontés aux regards d'une horde de gorgones sans pitié.

Partant de motivations similaires, Whitney Bell a aussi décidé d'exposer 200 *dick pics* qu'elle-même ou d'autres femmes avaient reçues. Cette installation, intitulée *I Didn't Ask For This: A Lifetime of Dick Pics*, a eu lieu en 2016 au Rhabbitat, une galerie d'art de Los Angeles. Plus précisément, elle y reproduisait son propre salon, avec meubles et tapisserie fleurie sur les murs. Sur ces derniers étaient accrochées lesdites *dick pics*, encadrées et accompagnées de slogans féministes en réponse à ces gestes de harcèlement, par exemple : « A boy sends you an unsolicited dick pic... Send back a picture of a better looking dick. A more photogenic dick. A dick with a future » (Stevenson, 2016). L'intention derrière cette installation était bien sûr d'abord de dénoncer le caractère indécent et envahissant de ces photos, comment elles peuvent faire sentir aux femmes qu'elles ne sont pas en sécurité, même dans l'intimité de leur propre appartement ; montrer que ce genre de gestes n'est jamais sans conséquence.

Ceci dit, à la différence de *Future Femme*, il s'agissait aussi en quelque sorte d'attirer l'attention sur le potentiel esthétique que pourraient avoir les *dick pics* si elles

étaient créées avec plus de soin et transmises dans le respect plutôt que pour satisfaire un fantasme de contrôle :

It all sort of began with a really beautiful dick shadow picture I was sent by a guy I was seeing. I sent it to one of my friends who said, “That picture is so beautiful it should be in a museum.” That’s when I thought of having a gallery of dick pics. [...] The thing is, this isn’t dick-hating or man-hating. I love a good dick. I just don’t love harassment. That’s what this needs to start being seen as. All of these dicks are unsolicited. They didn’t come from requests. I’ve asked for dick pics personally. But I don’t want to see a dick from some guy I’ve never met, or someone I went one a date with when it’s not condoned (Stevenson, 2016).

Cependant, le projet de *Future Femme* aussi bien que celui de Whitney Bell, malgré – ou peut-être justement à cause – de leur visée contestataire, s’avèrent peu productifs à long terme, au sens où il ne s’agit au fond que de remplacer une violence par une autre, d’humilier celui qui nous a humiliées, dans un échange où on ne fait que se relancer la balle sans vraiment chercher à régler ce qui, à la source, est cause de problème⁵. D’autres artistes ont par contre proposé des réponses plus positives et productives aux *dick pics*, entreprises qu’il importe maintenant d’explorer.

« Female gaze » : désacraliser par l’humour

S’il y a des projets féministes qui visent simplement à dénoncer par le dévoilement public, d’autres entendent plutôt se réappropriier le concept même des *dick pics* pour en faire un objet d’humour, de dérision ; en somme, une désacralisation. En demandant elles-mêmes à recevoir les photos selon des critères précis, voire en prenant elles-mêmes en photo les pénis, le but de ces artistes est de renverser le rapport de pouvoir en abordant – pour une fois – le pénis dans la perspective du *female gaze*, une approche artistique qui est particulièrement populaire depuis quelques années (Teeman, 2016 ; Blake, 2017). Plutôt que de se venger des hommes qui les ont agressées, ces artistes souhaitent les familiariser au « regard féminin », leur faire comprendre l’indécence de leur démarche aussi bien que la valeur d’une *dick pic* esthétique et éthique :

These responses differ in that they solicit DPs from men, and they focus on providing men a space to express vulnerability and desire in relation to their own physical bodies. They also address the practice of DPs educating men on how to create and images that are appropriate, and sexually and artistically appealing (Waling et Pym, 2017, p. 9).

Le point positif de ces projets est donc que le consentement est présent de part et d’autre, et qu’ils ne visent pas à condamner, mais bien à éduquer à travers une collaboration.

C'est le cas, par exemple, du blogue Tumblr de la Néozélandaise Madeleine Holden intitulé *Critique My Dick Pic*⁶, où celle-ci offre des évaluations objectives et honnêtes quant à la qualité esthétique des *dick pics* qui lui sont soumises à sa demande. Le blogue tente aussi de déconstruire l'image de la masculinité traditionnelle en adoptant une approche *queer*, c'est-à-dire en demandant (et priorisant) des « submissions from trans people, people of colour, and other groups who are underrepresented in the dick pic world » (Holden, 2016). Les conseils de Holden se veulent constructifs et traduisent un intérêt réel ; c'est pourquoi elle demande aux hommes de ne lui envoyer que « their absolute best effort in the form of one single picture » (Holden, 2014), espérant ainsi s'éviter la négligence et la paresse artistique qui accompagnent habituellement ces images. Par exemple, une photo obtiendra une meilleure note en fonction de son potentiel érotique et narratif, aussi bien que de ses qualités formelles (éclairage, angle de prise de vue, focalisation, composition de l'image, etc.), ce qui exclut d'emblée les classiques *dick pics* à vue d'oiseau un peu flous, qui ne cherchent au fond qu'à attirer l'attention sur la grosseur de l'engin. Pour Holden, le fait que ce soit une femme qui rédige les critiques – non pas de pénis, mais de *photos* de pénis – est fondamental :

The fact that I don't critique actual dicks is difficult to fully communicate to men: I still get dozens of emails asking me for private dick reviews, and requests to describe the "perfect penis". That's pointless to me [...]. The obvious question [...] is what makes a good dick pic? [...] Pay attention to the background and setting of your picture [...]. Be aware that even a very small amount of thought and consideration for the desires of your receiver will set you apart from most dick pic senders, and take advantage of that by putting more than three second's thought into the pose, composition and lighting of your picture (Holden, 2014).

Ce que Holden a constaté au fil du temps, c'est aussi toute la vulnérabilité et l'insécurité que les hommes ressentent par rapport à leur corps, la crainte qu'ils ont de perdre les privilèges innés à leur rôle de mâle, ce que trahirait en partie leur besoin de contrôle.

All in all, Critique My Dick Pic is proving to be an extremely positive and humbling project [...], but it's also confirmed to me just how fragile men are; how crumbly insecure and self-conscious so many of them are about their bodies. [...] Perhaps that's why they've responded so openly to my project; an anonymous outlet for them to share their deepest vulnerabilities (and to swing their dicks around). [...] Fundamentally, I'm doing this project to help people – senders and receivers alike (Holden, 2014).

Cette attention accordée aux insécurités physiques des hommes fait écho au projet de la photographe irano-canadienne Soraya Doolbaz. Avec *Dicture Gallery*, l'artiste souhaitait photographier des pénis en érection (uniquement cisgenrés, par

contre) attifés de costumes de poupée, lesquels visent moins à faire naître l'inconfort que la gaieté et la confiance. À ces photos, elle attribue des titres composés de jeux de mots signifiants tels que « Dicki Minaj », « Bradley Cocker », « Adolf Clit Ticker » ou « Donald "The Dick" Trump », conférant du coup une critique culturelle et politique claire à sa démarche :

My goal with this project is to make people laugh and poke fun at this alluring dating tactic... dick pics. I want to show the world how to take really great dick pics while creating some balance in gender quality in the art world. There are a LOT of dick fans out there. All the straight and bi women, all the gay guys and all those straight guys who have a great sense of humor and don't think there's anything gay about finding dick in a jacket funny (Doolbaz, 2018).

Comme chez Holden, le travail de Doolbaz est donc un mélange de contestation et de célébration. Ce qu'elle prône, c'est que tous ceux et celles qui aiment les pénis devraient pouvoir l'exprimer ouvertement sans en avoir honte : « I wanted to create comfort and confidence around sexuality for men and women. Men should be proud of their dicks regardless of its size or characteristics. Women and gay men should have no shame in enjoying them » (Doolbaz, 2018). Les hommes qui ont participé aux séances photo l'ont effectivement fait de leur plein gré, en se présentant en personne dans l'atelier de Doolbaz – contrairement à Holden où il s'agissait seulement d'envoyer une photo sous le couvert de l'anonymat. Car c'est bien ce qu'elle cherchait à produire en créant elle-même ces « staged dick pics » : s'octroyer un certain contrôle sur la représentation du sexe [*female gaze*], laquelle est habituellement assumée par les hommes [*male gaze*]. En agissant ainsi, elle souhaitait symboliquement redonner du pouvoir aux femmes, de manière à voir « what a dick pic might look like if a woman – not a thirsty dude – were behind the lens » (Doolbaz, 2018). Elle encourage même les femmes à faire comme elle en utilisant son application *Dicture*, où il est possible à n'importe qui d'importer une photo de pénis pour y ajouter, par collage, des articles de vêtement sélectionnés parmi une banque d'images. Une fois le travail terminé, il est possible de partager le résultat sur les réseaux sociaux en y joignant le #*dicture*, et ce, dans l'espoir de créer un mouvement de libération et de diffusion de la *dick pic*, sans contrainte et sans tabou.

Comme troisième et dernier exemple, il sera question du blogue Tumblr (anonyme) *Your Dick Looks Great in Those Heels*, où sont partagées des photos de pénis chaussés de souliers à talon haut, ce qui n'est pas sans rappeler les corsets et perruques de Doolbaz. De plus, les photos sont accompagnées de phrases qui dénotent l'infériorité et la soumission, du genre : « Picked last for dodgeball », « The King is dead » ou « Consider it a loan », lesquelles participent à faire descendre le phallus de son piédestal pour le ramener sur le plancher des vaches. Bien que ces photos reprennent le format classique du gros plan négligé, il faut tout de même spécifier qu'elles sont prises par les hommes eux-mêmes. Ce sont donc eux qui, volontairement, acceptent d'insérer leur

pénis en érection dans un soulier féminin et de le prendre en photo, et ce, afin de pouvoir ensuite partager celle-ci sur la page Tumblr. Au-delà de la valeur esthétique (pauvre) de ces photos, c'est donc avant tout la critique d'un certain binarisme des genres et d'une supériorité du masculin sur le féminin qui est intéressante ici, renversement auquel ces hommes se soumettent de leur plein gré. On y valorise ainsi la flexibilité symbolique du pénis, lequel peut être non pas tout-puissant mais humoristique, sans pour autant perdre son attrait érotique.

Quel avenir pour la dick pic ?

Dans tous les cas sollicités précédemment, ce qu'on observe, c'est d'abord une prise de position de la part des artistes, qu'elle soit critique et/ou transformatrice. En exposant des *dick pics* (préexistantes ou créées dans le cadre de leur projet artistique), elles décloisonnent ce genre de représentations en attirant l'attention sur leur vulnérabilité constitutive, ce qui permet l'émergence d'un discours, d'une réflexion par rapport aux malaises non formulés qui touchent notre société phallocratique quant à la question du sexe et des inégalités homme/femme. Une chose est certaine, c'est que ces réappropriations artistiques de *dick pics*, qui relèvent de la verge plutôt que du phallus, redonnent un certain pouvoir aux femmes. Comme l'affirme Doolbaz, ses œuvres ont pour visée de remettre la notion d'égalité à l'avant-plan. Les femmes (et les hommes gays) ont le droit d'assumer sans honte leur désir de voir le pénis représenté sans tabou dans l'espace public. Elles/ils ont aussi le droit de refuser qu'on leur impose la vision de *dick pics* sans leur accord, sous prétexte que les hommes sont maîtres des questions liées au sexe. En effet, ce n'est pas parce qu'il est question de sexe « masculin » que les femmes n'ont pas leur mot à dire. C'est même justement cette incompréhension et ce manque de communication qui est en grande partie responsable du problème ; les artistes présentées dans ce texte le montrent bien.

Cela m'amène à conclure avec un dernier exemple, qui sort du lot parce qu'il a été initié par un homme hétérosexuel de San Francisco. Sous le couvert de l'anonymat, il a créé un blogue Tumblr intitulé *Things My Dick Does* en août 2015. Son objectif est de prendre des photographies de son pénis (en érection ou non selon la mise en scène souhaitée), auxquelles il ajoute par montage deux yeux, une bouche et deux bras, le transformant du coup en un personnage qu'il nomme affectueusement « Little Dude ». Ce qui n'était au départ qu'une idée banale (ses premières photos sont inspirées par de simples érections matinales où la narration nous apprend que son pénis se réveille, s'étire, puis regarde son iPhone) est devenu un projet d'une incroyable ampleur (on comptabilise aujourd'hui près de 200 publications). Certaines photos proposent une légère mise en scène qui s'inspire des réalités du quotidien : l'une montrera par exemple le résultat d'une éjaculation. Par contre, le texte qui l'accompagne révélera que Little Dude a été malade d'un entraînement trop intense au gym le matin même, détournant le

sens autrement cru qu'on attribuerait par réflexe à ce genre de photographie. Dans d'autres cas, on pousse la mise en scène beaucoup plus loin : Little Dude qui essaie de cuisiner un gâteau ; Little Dude qui a revêtu un smoking pour fêter le Nouvel An, flûte de champagne à la main ; Little Dude qui lit un bouquin ; Little Dude qui se déguise en momie pour l'Halloween, etc. Enfin, dans certains cas, c'est à une véritable planche de bande dessinée à laquelle on a affaire. Par exemple, on peut voir Little Dude qui trouve une peluche de Calinours, la découpe, en sort la bourrure et s'en fait un déguisement, le tout dans une succession de dix photos. D'autres ont des visées plus pédagogiques que divertissantes : on y fait par exemple la promotion du *safe-sex* par le port du condom, ou encore on sensibilise au cancer par l'auto-examen des testicules, ce qui montre que ces photos ne sont pas uniquement destinées à divertir un public féminin, mais qu'elles s'adressent aussi aux hommes. Enfin, depuis peu, le créateur a avoué être en partie sorti de l'anonymat en révélant son projet secret à sa conjointe. Depuis, on voit parfois celle-ci apparaître sur les photos, alors que pénis et vagin participent à la mise en scène érotique – bien que ce dernier, contrairement à Little Dude, n'ait ni bras ni visage, ce qui le confine à une passivité traditionnelle navrante. Le résultat de ces montages, très ludique, nous fait presque oublier qu'il s'agit au fond de plates photographiques de pénis. Et c'est bien l'effet recherché : rendre ces images amusantes en leur faisant raconter une histoire, mais sans pour autant les déssexualiser. Le personnage ainsi créé nous rend le phallus sympathique et non agressif, évacuant ainsi toute la vulgarité qui accompagne habituellement ce genre de photos. Il lui retire sa toute-puissance phallique pour le ramener à ce qu'il est fondamentalement : un simple organe (sexuel ou non). Il désacralise la pureté du symbole pour en faire quelque chose d'accessible, mais pas moins estimable.

Néanmoins, le fait que cet artiste décide de garder l'anonymat témoigne qu'il reste du chemin à parcourir, et que le complexe que les hommes éprouvent par rapport à leur pénis est encore problématique. Cela dit, bien que *Things My Dick Does* ne soit connu que d'un public limité, il n'en demeure pas moins que l'idée derrière ce projet est rafraîchissante. Le partage de *dick pics* n'étant pas un phénomène qui est près de disparaître, on peut tout de même se plaire à espérer que ces échanges se feront de plus en plus dans le consentement, et avec ce même souci esthétique que cherchent à transmettre, par leur travail, les artistes sollicitées tout au long de ce texte.

Notes

¹ « DPs are usually sent unsolicited by heterosexual, cisgendered men to women via mobile or web technology. However, the practice also encompasses consensual image sharing, and is engaged in by a variety of people with differing gender identities and expressions, and sexual orientations » (Waling et Pym, 2017, p. 1).

² Le terme « sexting » désigne le fait d'envoyer, de recevoir ou de transférer des messages, des photographies ou des images sexuellement explicites à l'aide d'un téléphone cellulaire.

³ Pour plus de détails à propos de la masculinité toxique dans notre société, voir l'excellent documentaire de Benjamin Nolot, *Liberated: The New Sexual Revolution* (2017).

⁴ C.f. Florence Tamagne, « Mutations homosexuelles », dans Jean-Jacques Courtine, *Histoire de la virilité, tome 3. La virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 351-375.

⁵ À ce propos, Audre Lorde (1979) dit que « the master's tools will never dismantle the master's house. They may allow us temporarily to beat him at his own game, but they will never enable us to bring about genuine change ».

⁶ Cette page Tumblr ainsi que les deux autres dont il sera fait mention plus loin ont été supprimées depuis le changement de politique radical qu'a connu la plateforme en 2018, interdisant du jour au lendemain toutes photos ou vidéos sexuelles, érotiques ou contenant de la nudité. À ce jour, les créatrices.teurs de ces pages ne semblent pas avoir cherché à faire revivre leur projet par l'entremise d'une autre plateforme.

Ouvrages cités

[ANONYME]. *Things My Dick Does*, <http://thingsmydickdoes.tumblr.com>.

[ANONYME]. *Your Dick Looks Great in Those Heels*,
<http://www.yourdicklooksgreatinthoseheels.com>.

ABOUDRAR, Bruno Passim. (2011). Phallus et pénis. Dans Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire de la virilité, tome 3. La virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle* (p. 421-429). Seuil.

ALBURY, Kath. (2015). Selfies, Sexts, and Skeaky Hats : Young People's Understandings of Gendered Practices of Self-Representation. *International Journal of Communication*, vol. 9, p. 1734-1745.

BLAKE, Meredith. (2017). From "The Handmaid's Tale" to "I Love Dick", the Female Gaze is Thriving on Television. *LA Times*.

-
- BOULERICE, Simon. (2016). *Géolocaliser l'amour*. Ta Mère.
- DOBSON, Amy Shields. (2015). *Postfeminist Digital Cultures*. Palgrave Macmillan.
- DOOLBAZ, Soraya. *Picture Gallery*, <http://dicture.com>.
- GAGNON, John. (2008/1991). *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*. Payot.
- HOBBS, Michael. (2017). Together Alone. The Epidemic of Gay Loneliness. *Huffington Post*.
- HOLDEN, Madeleine. Critique My Dick Pic. *Tumblr*.
- . (2014). What I've Learned from my Side Job Critiquing Dick Pics. *The Hairpin*.
- LAMBERT, Guillaume. (2015). *Satyriasis (mes années romantiques)*. Leméac.
- LE BRETON, David. (2006). La sexualité en l'absence du corps de l'autre : la cybersexualité. *Champ psychosomatique*, n° 43, p. 21-36.
- LERATON, René-Paul. (2002). *Gay Porn. Le film porno gay : histoire, représentations et construction d'une sexualité*. H&O éditions.
- LIPOVETSKY, Gilles, et Jean SERROY. (2008). *L'écran global. Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*. Seuil, coll. « La couleur des idées ».
- LORDE, Audre. (1979). The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House. *History Is A Weapon*, <http://www.historyisaweapon.com/defcon1/lordedismantle.html>.
- NOLOT, Benjamin. (2017). *Liberated: The New Sexual Revolution* [Film documentaire], Magic Lantern Pictures.
- PAQUIN, Éric-Guy. (2014). *Morgues*. Triptyque.
- PATINIEN, Jérémy. (dir.) (2013). Grindr, mon amour ? *Miroir/Miroirs*, n° 1.
- RALPH, Talia Beth. (2013). These Women are Turning Dick Pics into Art. *Vice*.
- STEVENSON, Alison. (2016). This Woman Turned her Collection of Unsolicited Dick Pics into an Art Show. *Vice*.
- TEEMAN, Tim. (2016). How Women Really See Men: A Survey of "The Female Gaze" in Art. *The Daily Beast*.
- VIAL, Stéphane. (2013). *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*. Presses universitaires de France.
- VITIS, Laura et Fairleigh GILMOUR. (2017). Dick Pics on Blast: A Woman's Resistance to Online Sexual Harassment Using Humour, Art and Instagram. *Crime, Media, Culture*, vol. 13, p. 335-355.
- WAJCMAN, Gérard. (2010). *L'œil absolu*. Denoël.
- WALING, Andrea et Tinonee PYM. (2017). "C'mon, No One Wants a Dick Pic": Exploring the Cultural Framings of the "Dick Pic" in Contemporary Online Publics. *Journal of Gender Studies*, p. 1-16.